

QUESTIONNAIRE

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

Boschetti, Pietro, né le 26 avril 1955. Je viens d'un milieu classe moyenne aisée, mon père était fonctionnaire hors-classe à la Confédération. J'ai fait une matu (collège St-Michel) et une licence en lettres (histoire suisse) à l'uni de Fribourg. C'est à Fribourg que j'ai eu l'essentiel de mon activité militante. Mais j'ai été aussi pendant quatre ans, à plein temps et salarié par la LMR, rédacteur à La Brèche à Lausanne (1983 à 1987, si je me souviens bien). Au moment de mon adhésion à la LMR (1976), j'étais étudiant, célibataire et sans enfant. Aujourd'hui, je suis journaliste à la Télévision suisse romande, marié et toujours sans enfant.

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

La politique a commencé à m'intéresser aux alentours de mes 14/15 ans. Je me souviens que les initiatives Schwarzenbach, en particulier la première, ont provoqué d'intenses discussions : en famille, au collège, entre copains. Cela a certainement contribué à ma politisation, parce que très vite les questions de fond se sont posées : la justice, l'équité, la place et l'accueil des étrangers en Suisse, le sort qui leur ait réservé, etc. Autant de questions auxquelles je trouvais des réponses, ou plutôt des débuts de réponse, à gauche de l'échiquier politique. En plus, à cet âge (14/15 ans), j'étais comme la plupart de mes copains et copines très sensible à l'autorité, à ce qu'on nous enseignait à l'école (que l'on trouvait ennuyeuse), à ce qui se passait dans le vaste monde (le Chili par exemple) et aux rapports qu'entretenait la Suisse avec ce vaste monde, le tiers monde par exemple. Tout cela nourrissait d'interminables discussions, lectures, rencontres... Et la certitude que les réponses à ces questions ne se trouvaient ni à l'école, ni dans les partis politiques traditionnels, ni dans la famille.

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière ?

Compte tenu des questions qui étaient les miennes (cf ci-dessus), tout ce qui bougeait et présentait des aspects de remise en question était susceptible de m'intéresser. En particulier au collège St-Michel où le sentiment prédominant était un énorme ennui, doublé d'un véritable ras-le-bol devant cette institution archaïque et étouffante qu'était l'Eglise catholique (le recteur du collège St-Michel était par tradition un prêtre). Si bien que le premier mouvement auquel j'ai participé visait à rendre facultatif les cours d'instruction religieuse. Bref, on voulait changer les choses, on trouvait que le monde n'allait pas bien, qu'il y avait manifestement un problème de mauvaise répartition de la richesse à l'échelle de la planète... Et surtout on voulait s'engager. Donc, ce que j'ai cherché - comme la plupart de mes copains et copines - c'est où et avec qui on pouvait s'engager pour contribuer à changer quelque chose. Or à cette époque au collège St-Michel, le groupe le plus actif était un collectif d'élèves en contact avec la mini-section LMR de Fribourg. J'ai adhéré à ce collectif, quasiment dès le départ ; j'y ai rencontré d'autres jeunes, surtout des alémaniques, qui manifestement avaient déjà poussé plus loin que nous (les romands) leurs réflexions sur le monde. C'était super, en plus on se marrait bien, j'y ai rencontré des gens qui, pour certains, sont

aujourd'hui encore des amis chers. Une chose nous unissait : ce besoin d'impertinence afin de bousculer, voire de choquer, les autorités et les institutions en place, ce qui nous amenait souvent à monter des actions provocantes. Par la suite, tout naturellement, on s'est rapproché de la LMR qui de toute façon était les seuls à s'intéresser à nous.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

Au départ en tout cas, l'aspect le plus important pour moi c'était que la LMR m'offrait un cadre de discussions et de réflexions sur le monde que je ne trouvais nulle part ailleurs, et certainement pas au PdT (il y avait une section à Fribourg) ou chez les Maos (avec qui on s'entendait bien par ailleurs). Cet aspect-là a été une véritable stimulation intellectuelle pour moi. Cela veut dire que j'en ai profité dans ma capacité à réfléchir, à « comprendre » des évolutions, à déchiffrer la société. Cela m'a enrichi et j'en étais conscient à l'époque. Je crois que l'on était, moi et mes copains et copines, « assoiffé(e)s » non pas simplement de connaissances, mais peut-être d'abord de sens. Et cet engagement politique donnait du sens justement, ce que le collège St-Michel et plus tard l'uni étaient bien incapables de nous offrir. Nous étions des jeunes intellos, sans doute un peu (beaucoup ?) prétentieux, à la recherche de réponses en rupture avec le modèle dominant que l'on vivait comme triste, gris et pas vraiment attirant.

A quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

Autour des 18/20 ans, je me suis beaucoup engagé dans le Comité de soldats, puis, à l'école de recrue (1975), le comité de caserne. Une expérience marquante, qui a renforcé mon rejet absolu de ce genre d'institution. J'ai adhéré à la LMR de Fribourg juste après. Un ou deux ans plus tard, j'étais membre de la direction de ville. J'ai d'abord quasi exclusivement travaillé dans les structures étudiantes et les multiples comités *ad hoc* qui se formaient à l'uni. A cette époque (1976 à 1981), l'uni était un véritable bouillon de culture. Le débat était roi. Vu les spécificités de l'université de Fribourg (catholique et forte présence d'étudiants du tiers monde), la polémique faisait rage sur toutes les questions relatives au développement et aux rapports économiques entre la Suisse et le tiers monde. Et nous étions loin d'être les seuls à avoir des choses à dire. Je me rappelle qu'une organisation aussi catho et conservatrice que *Communion e liberazione* était très en pointe sur la thématique du mal-développement des pays de l'hémisphère sud et la responsabilité à cet égard de l'Occident capitaliste. D'ailleurs, nous avons fait cause commune à plusieurs reprises. A la fin de l'uni, je me suis engagé dans le comité de solidarité avec le Nicaragua et, là encore, on a travaillé la main dans la main avec des organisations chrétiennes comme *Frères sans frontière*. La campagne Nicaragua a eu un bel impact à Fribourg, où le terreau était favorable. De nombreux cercles, bien au-delà de ceux qu'on touchait d'habitude, étaient intéressés par l'expérience sandiniste. Je me souviens aussi de la campagne pour l'initiative des délais (libéralisation de l'avortement) dans la deuxième moitié de la décennie 1970, où je me suis beaucoup investi. Nous avons organisé un comité unitaire qui regroupait très largement. Conséquence : pour une fois on était nombreux et on avait pas mal de moyens. On a donc priorisé une campagne à la campagne justement. Imaginez le canton de Fribourg dans les années 1970 : le curé du village et le médecin du coin sont encore des autorités morales quasi incontestées. On y a organisé des dizaines de débats publics avec projection d'un film qui expliquait la méthode par aspiration. Un véritable choc des cultures ; des confrontations passionnées. Mais aussi parfois des femmes qui racontaient leurs expériences, peut-être pour la première fois... Dans les années 1977/78, la section de Fribourg est tombée dans une profonde crise, si bien qu'on s'est retrouvé à deux (moi + J.) pour faire exister la LMR. Inutile de dire qu'on cumulait toutes les fonctions. Pour nous aider, la LMR nous avait octroyé à moi et à Jacques un statut d'invité permanent (mais sans droit de vote) aux réunions du comité central. J'y ai

donc assisté régulièrement et j'en garde un souvenir mitigé.

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

D'abord dans les structures étudiantes, style Uni-Brèche, ensuite Comité de solidarité (Nicaragua, Solidarnosc).

Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences - etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

Politique générale, comités de soldats, solidarité internationale et j'ai été permanent de 1983 à 1987 en tant que rédacteur de La Brèche. J'ai surtout agi sur le plan local.

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

J'ai un double sentiment. Le militantisme m'a beaucoup apporté, que ce soit sur le plan intellectuel - la culture du débat, l'envie de comprendre et donc de connaître, du sens dans la vie, une stimulation intellectuelle même s'il y avait aussi le danger de brider sa pensée afin qu'elle soit compatible avec la ligne du parti – ou sur le plan humain, vu les multiples contacts que la militance nous force à nouer. Aujourd'hui encore je ne regrette pas d'avoir investi une quinzaine d'années dans cette aventure. J'en ai profité et j'en profite toujours. Mais j'ai aussi vécu le militantisme comme une source inépuisable de frustrations. Il n'y avait plus beaucoup de temps et de disponibilité pour ma vie privée (d'ailleurs on était contre la vie privée), pour de simples loisirs. En plus, la militance m'a mis dans une dynamique où finalement je ne cotôiais quasi que des militants et des militantes. Je me suis dans une certaine mesure enfoncé dans un microcosme composé de gens comme moi, pensant comme moi et agissant comme moi. Le risque, c'est que cela finisse par se transformer en un petit monde, persuadé d'avoir raison et très isolé. Et ce risque, j'y ai en partie succombé. Oh, rien de dramatique ni de rédhitoire, mais tout de même problématique, parce que, à l'époque, cela a rétréci mon aptitude à entendre les autres, ceux et celles qui n'étaient ni marxistes ni révolutionnaires ou peu intéressé(e)s à la politique. Et c'est dommage, parce qu'ils et elles n'étaient pas forcément plus stupides que nous. J'ajoute que souvent le militantisme était (passez moi l'expression) tout simplement chiant... Le nombre de réunions où pendant des heures on a coupé les cheveux en quatre pour pas grand-chose, sinon pour « prouver » qu'on avait raison. Je suppose que cela est inévitable dans toutes activités humaines, dans une certaine mesure en tout cas. Et puis que d'énergie, d'efforts, de patience pour faire bouger les choses de quelques centimètres et pas toujours dans la bonne direction. A terme, c'est totalement usant.

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc.) ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême-gauche ?

Oui, Fribourg est une petite ville, tout le monde se connaît et il aurait été impensable de militer dans son petit coin sans chercher des alliances là où c'était possible. L'essentiel de mon activité politique à Fribourg était justement de travailler à cela : à l'uni, pour mener les multiples actions unitaires que l'on a faites, dans la politique locale générale ou sur le plan syndical. Il y avait une section locale du PdT, très faible et peu active, avec laquelle nous n'avions quasi aucun contact (sinon familial, puisque mon père et ma mère en étaient membres). Il y avait aussi un groupe maoïste très actif (*Drapeau rouge*, si je me souviens bien). Sur toutes les luttes ouvrières et syndicales – il y en a eu

quelques unes à Fribourg, notamment une grève avec occupation dans une scierie industrielle dans les années 1975 ou 76 – nous avons travaillé ensemble et en bonne intelligence. Dans la solidarité internationale, l’alliance se faisait tout « naturellement » avec les diverses organisations chrétiennes et tiers-mondistes très actives sur ces thèmes. C’était super, le travail se faisait le plus souvent dans un bon climat et ça donnait lieu parfois à des discussions quelque peu surréalistes sur l’existence ou non de Dieu. Ma foi, on était à Fribourg...

Sur le plan local, il me semble que nous avons le réflexe de chercher toutes les alliances possibles. Sur le plan national, on peut discuter. Je me souviens que lors d’une élection municipale en ville de Fribourg (cela devait être au début des années 1980), nous avons proposé de faire une alliance électorale avec *Drapeau rouge* (les maoïstes). On s’est fait convoquer moi et J. au bureau politique où manifestement notre proposition passait mal. Il y a eu une discussion – tout à fait correcte et tout à fait franche – qui a conclu que cette alliance politique n’était pas souhaitable. On en a pris bonne note et cela n’a pas eu de conséquences sur la suite de nos rapports avec *Drapeau rouge*. De toute façon, même quand on s’engueulait avec les maos, on allait quand même boire des verres ensemble juste après. Cela dit, je pense que le sectarisme a beaucoup marqué les différentes composantes de l’extrême-gauche de l’époque, y compris la LMR. Peut-être qu’on a su, mieux que d’autres, conserver un certain pragmatisme politique qui consistait surtout à ne pas trop disperser les forces.

As-tu souffert d’une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l’aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

Souffert c’est beaucoup dire, mais disons je bossais pas mal, surtout durant les quatre ans de ma permanence comme rédacteur de La Brèche. Je consacrais alors à peu près tout mon temps et mon énergie à la politique, quasiment six jours sur sept. Quand on est passé à l’informatique, j’ai pris en charge également la mise en page de La Brèche. C’était beaucoup, c’était sans doute trop, et ce n’était pas très sain. Tout mon univers mental, culturel, de relations sociales, etc... était envahi par mon travail à La Brèche. Je sais que j’étais pénible pour mes proches durant cette période. Je n’étais plus capable de m’ouvrir à autre chose. Heureusement, je me suis arrêté au bout de quatre ans. J’ai pris ensuite une année sabbatique, ce qui m’a permis de gagner de la distance. Le montant des cotisations était supportable.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ? L’évolution des mœurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement personnel ?

Je l’ai vécu comme quelque chose qui a bousculé bien des certitudes dans le rapport homme-femme. Rétrospectivement, je pense que c’est l’un des aspects le plus positif et le plus durable de cette période. A l’époque, évidemment, je me suis senti souvent déstabilisé, remis en question, ne sachant plus très bien à quel modèle me fier. C’est désagréable, mais cela force à réfléchir. Et nous étions tout de même un groupe d’ami(e)s ; on discutait souvent du féminisme et du comment cela devait se répercuter dans nos vies. Des soirées entières, sinon des nuits... Cela a sans doute donné lieu à quelques exagérations ou outrances, mais dans le fond c’était bien, parce que vraiment on voulait changer des choses dans cette société et le féminisme était en quelque sorte un « exercice pratique » dans nos vies personnelles. Nos amies femmes ne se gênaient pas de nous critiquer à cet égard. Donc, on n’avait pas vraiment le choix. Plutôt que de bouleversements personnels avec l’aspect dramatique que cela peut avoir, je parlerais d’une période de remise en question perpétuelle, ce qui provoquait souvent des tensions. Mais je crois aujourd’hui que cela m’a enrichi. Sans le féminisme, je ne me serais jamais posé toutes ces questions.

As-tu vécu en communauté et si oui, dans quel type de communauté ? Cherchiez-vous à inventer de nouveaux modes de vie, façons de vivre ensemble, de s’aimer, d’élever des enfants ? Et si non,

de quel oeil voyais-tu ces tentatives ?

Je n'ai jamais vécu en communauté, mais nous étions un groupe de 7 ou 8 ami(e)s qui étions très souvent ensemble. Tous et toutes étaient gauchistes et féministes, mais tous/toutes n'étaient pas membres de la LMR. Oui, on parlait beaucoup de nouveaux modes de vie. On a eu de grandes discussions et engeulades sur l'homosexualité, plusieurs de nos amis ayant fait leur coming-out. Et je me rappelle qu'il y avait encore bien des tabous sur cette question, notamment au sein de la LMR. En fait, ce n'était pas considéré comme une priorité politique, c'est le moins qu'on puisse dire. Je pense qu'ils en ont souffert.

De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation (présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute, considération) ?

Je pense qu'il y a eu des efforts méritoires, mais qu'on était loin du compte. Je me souviens que c'était une critique permanente de nos amies femmes : présence insuffisante dans les instances, manque d'écoute et de considération.

Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes (MLF) ?

Ce n'était pas un problème pour la simple et bonne raison que je comprenais très bien la pertinence de l'exclusion des hommes au MLF ou ailleurs.

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IVe Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Je savais bien sûr que la LMR était membre de la IV et je voyais passer assez souvent pour publication dans La Brèche telle prise de position ou analyse fouillée de la situation au Cambodge par exemple, aussi difficilement compréhensible l'une que l'autre. La IV n'était pas vraiment une réalité pour moi et je lisais rarement ses publications, dont le style lourdingue avait de quoi décourager les meilleures volontés.

Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

Bien sûr que je lisais ces publications, cela faisait partie de mon travail. J'ai de la peine à porter un jugement aujourd'hui, d'autant plus que j'étais l'un des producteurs de cette « littérature ». Je crois, j'ose espérer, que parfois on n'était pas trop mauvais.

Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

Durant la décennie 1970, oui, je pensais qu'on vivrait la fin du capitalisme à court terme. Puis, au tournant des années quatre-vingts, il a bien fallu revoir notre jugement et plus les années passaient, plus il devenait clair que la gauche de la gauche allait avoir énormément de difficultés, ne serait-ce que pour survivre. Alors la fin du capitalisme...

Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes »

de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

Oui, j'acceptais la violence révolutionnaire dans certains contextes. Mais il faut dire, et le souligner, que c'était une notion purement théorique. En réalité, je n'avais pas la moindre idée de ce que signifie la violence qui implique des morts et des blessés. Facile d'en disserter dans une réunion, mais c'est autre chose quand il s'agit de l'infliger soi-même et/ou de la supporter. En revanche, j'ai toujours rejeté les actions violentes de l'ultra-gauchisme.

As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

Comme je l'ai expliqué plus haut, je me suis beaucoup investi dans le mouvement anti-militariste. J'étais un membre actif des comités de soldats et surtout du comité de caserne lorsque j'ai fait mon école de recrues (1975). C'était d'ailleurs la seule raison qui m'a fait aller à l'école de recrue, sinon j'aurais objecté ou tenté de me faire virer pour raison médicale. J'avais beaucoup de sympathie pour les mouvements pacifistes et les objecteurs avec qui on se retrouvait toujours pour mener des actions anti-militaristes.

As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

L'exercice de la démocratie interne est chose délicate. Il y a toujours eu un clivage entre les « chefs » et les autres, c'est évident. Mais il y a aussi eu une préoccupation et des efforts pour que ce clivage soit le moins grand possible. Dans les faits cependant, cela dépendait beaucoup de la personnalité de ces « chefs ». Et là, il y avait tous les modèles, y compris les pires. Au niveau local, en tout cas dans une petite section comme Fribourg, ce clivage n'était certainement pas aussi marqué.

As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

Je ne crois pas. A part peut-être une postulation pour un emploi de journaliste qui n'a pas abouti et dont j'ai quelques raisons de croire que c'était à cause de mon engagement politique.

As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

Des désaccords, certainement, mais qui se réglaient par la discussion, puis, le cas échéant, par un vote. Sans plus.

LE PSO ET LA PROLETARIATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

Le changement de nom était plutôt un soulagement, parce que expliquer ce que marxiste révolutionnaire voulait dire, ce n'était pas exactement une sinécure. Parti socialiste ouvrier, cela faisait quand même plus concret. J'ai vécu par contre la prolétarisation avec un certain malaise. Cela n'a eu aucune conséquence personnelle pour moi, mais il y avait tout de même une certaine pression, variable sans doute selon les lieux et les biographies, à faire le pas de la prolétarisation si

on était un véritable révolutionnaire. Annoncer par exemple à la fin de ses études de licence que son plus cher désir était de continuer dans une thèse n'était pas spécialement bien vu à l'époque. Personnellement, je n'ai pas été confronté à ce dilemme. Mais je me souviens parfaitement d'une déclaration d'un membre influent du comité central disant (en substance) : si on est intelligent, eh bien on se prolétarise... Compte tenu de notre culte de l'intelligence, ce genre de remarque n'était pas anodine.

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

A mon retour de l'étranger après mon congé sabbatique (1988), j'ai cherché du travail. J'ai eu quelque peine à en trouver. J'ai finalement décroché un job à Zurich où j'ai déménagé. J'ai renoué quelques contacts avec ce qui restait du PSO, mais j'ai en fait cessé toute activité politique.

Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de l'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

J'ai l'impression que j'avais déjà levé le pied. Je ne me suis pas senti partie prenante de cette fin.

APRES LA LMR/PSO...

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

J'ai gardé des contacts. Quand je suis revenu en Suisse romande (début des années 90), j'ai renoué avec ce qui ne s'appelait peut-être pas encore *Solidarités* à Lausanne. J'ai assisté à plusieurs réunions, à un weekend de formation même. Mais pour moi, c'était comme si la page était déjà tournée. Je travaillais alors comme journaliste dans un quotidien qui se prétendait nouveau et j'éprouvais le besoin de me prouver que j'étais capable de m'insérer dans un milieu professionnel « normal ». Je n'ai jamais caché à mes différents employeurs mon passé militant, de même que j'ai toujours affirmé des opinions politiques de gauche. J'ai gardé un engagement dans le syndicalisme des journalistes pendant trois ou quatre ans encore. Mais je ne me voyais pas reprendre une militance au sens où on l'entendait du temps de la LMR.

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

Heureusement, le marché du travail était encore relativement facilement accessible. Si bien que j'ai pu sans trop de problèmes me réinsérer dans le métier que j'avais pour la première fois exercé à La Brèche, le journalisme.

A POSTERIORI...

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d'« avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Je n'ai pas envie de m'étendre sur cette question. Il y avait sans doute de bonnes raisons « politico-historiques » à l'époque pour adhérer et essayer de construire un pareil projet. En revanche, je ne crois pas du tout qu'aujourd'hui ce modèle serait pertinent.

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

J'ai un jugement plutôt positif, même s'il y a des tas de critiques à faire. Pour le synthétiser en une formule : à l'époque, on a dit et fait des milliers de conneries, mais sur le fond on avait complètement raison, c'est-à-dire ne pas accepter une société parfaitement inacceptable. Et on a essayé de la changer. Je pense que c'était une ambition généreuse, qui a mobilisé le meilleur de moi-même (de nous-mêmes) : ma capacité à me dépasser, à voir plus loin que mon nombril, à comprendre que mon sort personnel d'être humain est intimement lié à celui des autres, y compris à celui des « damnés de la terre », l'empathie pour les perdants, le refus de la déshumanisation... Cette expérience n'a pas été une simple parenthèse dans ma vie. Elle m'a ancré dans quelque chose de précieux, qui m'empêche, en tous cas jusqu'à aujourd'hui, de sombrer dans l'indifférence et le cynisme. Sur le plan historique, c'est une autre affaire sur laquelle je ne m'étendrai pas ici.

Enfin, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

Je suis né à gauche et je mourrai à gauche.

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

xxxxx

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate): INDIFFERENT

Date et lieu : 21 avril 2016, Neuchâtel.